

# **La Note de Cœur**

**Nouvelle**

**Marie Hélène de Cannière**

Je sors de la *Note de Cœur* où j'ai acheté deux bougies pour le réveillon de Noël. Mon téléphone portable se manifeste pour la troisième fois, mais comme j'ai horreur de bavarder au téléphone dans les magasins, j'ai ignoré l'appel jusqu'ici. Le numéro qui s'affiche ne me dit d'ailleurs rien. Je n'ai pas trop envie de répondre, mais ce sera vraisemblablement le seul moyen de me débarrasser de cet énerguène.

« Allô, Sibylle Perçant... »

Cinq minutes plus tard, je m'assied sur un banc aux Jardins de Maïeur. Un banc trempé sur lequel je m'affale, malgré la pluie accompagnée d'un vent glacial. J'ouvre le sac de la *Note de Cœur* : il y a bien, là au fond, deux superbes bougies qui parfument cet instant. Une paire qui rejoindra tout à l'heure les dix autres paires que j'ai achetées ces dix dernières années.

Noël, pour moi, c'est la fête du retour de la lumière. La lueur qui se manifeste au plus profond des jours sombres pour nous redonner espoir... cela m'a toujours inspiré une sorte de dévotion. De plus, j'aime respirer l'ambiance qui émane des

rués, des magasins, et même de mes concitoyens en cette saison ; je ne comprend pas leur engouement pour les innombrables babioles superflues que les promotions essaient de leur fourguer, mais je suis de tout cœur avec le bonheur convivial qu'ils respirent.

Pour ma part, je ne me suis jamais laissée entraîner dans la ronde folle des cadeaux. Depuis dix ans, j'achète deux belles bougies. Rien d'autre. À chaque réveillon, je les installe sur la table. En 2010, elles étaient deux. L'année d'après, quatre. Puis six, huit... et ainsi de suite. Année après année, je les rangeais le jour de Noël. Sans les avoir allumées. Cette année, elles seront vingt-deux. Et pour la toute première fois, elles brûleront. J'imagine déjà le spectacle !

Je pourrais peut-être attendre l'arrivée de Vincent. Nous pourrions les allumer ensemble. Il m'a dit qu'il serait chez moi, le 24 vers 19 heures, après avoir noté mon adresse car il ne savait pas que depuis notre dernière véritable conversation, j'avais déménagé. Ce serait un beau rituel pour sceller nos retrouvailles, inviter ensemble la lumière dans nos vies... J'ai

envie de le lui proposer, là tout de suite. Je sors mon téléphone de la poche de mon manteau, cherche la liste des appels reçus. Son numéro est là. J'ai du mal à y croire. Je décide d'enregistrer d'abord et avant tout le numéro dans le carnet d'adresses. J'ajoute son prénom. Quand je renseigne le champ du nom de famille, un frisson me parcourt. Mon nom et le sien : le même. Dans quatre petites semaines, je retrouverai enfin mon frère.

Bien sûr, nous nous sommes croisés aux mariages de cousins, obsèques d'oncles et tantes, baptêmes de petits-enfants, diplômes de nos enfants respectifs - dans le désordre. Nous restions polis. Froidement polis. Ce n'était ni le jour, ni le contexte pour nous parler. Les invités servaient de garde-fou. Nous nous évitions, même si nos regards se croisaient de loin. J'ai remarqué qu'il s'était rasé la barbe, puis l'avait laissée repousser. Il ne sera pas passé à côté du grisonnement de mes cheveux, des lunettes que je me mettais pour lire un menu. Nous faisons un grand détour pour ne pas nous heurter au silence qui nous séparait.

Chaque année, début novembre, je lui envoyais l'invitation : « Si nous passions le réveillon de Noël ensemble ? » Je changeais la formule, la carte, mais pas l'adresse. Je me demandais s'il n'avait pas, comme moi, déménagé. Le temps passait, l'eau coulait sous les ponts. Venait novembre, une nouvelle invitation, une de plus sans réponse. Pendant dix ans. Jusqu'à ce qu'il me téléphone, il y a un quart d'heure. Il a tout simplement dit : « Salut, c'est Vincent. » J'ai eu l'impression que tout l'éclairage de Noël de la rue s'allumait en plein jour. « Vincent ? C'est toi ? » « C'est moi. Il serait temps qu'on se parle, non ? Je viendrai chez toi pour le réveillon de Noël. »

J'avais tellement attendu, espéré, rêvé ce moment, que je n'arrivais pas à articuler le moindre mot. Dans mes souvenirs rêvés, nos retrouvailles étaient moins banales, les échanges d'un contenu moins pratique. Un moment plus spécial. Pourtant, dans leur banalité, les quelques phrases que nous avons échangées avaient pour moi quelque chose de magique.

Je repasse, pêle-mêle, le film de cette conversation anodine et la perspective d'un Noël de bougies éclairant la nuit noire. Je range mon téléphone en me relevant, sans avoir rappelé Vincent. On verra bien le moment venu comment faire pour les bougies. Le froid automnal s'est immiscé dans mes vêtements. Je décide de faire un grand détour pour rentrer chez moi, question de me réchauffer et de revenir les pieds sur terre.

Quand j'arrive dans le hall d'entrée de mon immeuble, j'ai plus ou moins repris mes esprits. Ma voisine de palier arrive en même temps que moi.

« Quel froid de canard, n'est-ce pas ma chère Sibylle ? »

« Novembre oblige, Suzette, nous devons patienter avant de voir revenir les beaux jours. »

Nous attendons l'ascenseur. Je fixe la porte, espérant ainsi éviter de devoir tailler une bavette avec cette incorrigible commère.

« Vous avez fait vos petites emplettes de Noël, à ce que je vois. Vous fêtez Noël toute seule, cette année aussi ? »

Et voilà, elle a déjà trouvé le moyen de me faire monter en bourrique. Non mais de quoi je me mêle ?

« Figurez-vous que non, je fête Noël avec mon frère, cette année. »

Et je pense tout bas : ça t'en bouche un coin, n'est-ce pas, vieille chipie ?

« Votre frère ? Tiens donc, je ne vous ai jamais entendue parler de lui. »

L'ascenseur arrive, fort heureusement. Comme Suzette trimbale tout une série de paquets, je lui suggère de monter sans moi.

« Ah, merci ma chère, je vous renverrai l'ascenseur, » fait-elle pendant que la porte se referme.

Ouf, bon débarras. Non, je ne lui ai jamais parlé de mon frère. Je ne suis pas loquace de nature, et encore moins lorsque j'ai à faire à une gazette. Elle me confie tant de détails au sujet des autres locataires de l'immeuble, que je me garde bien de lui parler sincèrement de ma vie. Je me limite à la météo.

L'ascenseur redescend, empestant le parfum capiteux de Suzette. Je monte au cinquième, priant pour qu'elle ne m'ait pas attendue sur le palier. Personne à voir. Ouf.

J'ouvre la porte de mon appartement et allume la lumière du hall. La nuit tombe de bonne heure en cette saison. Je rejoins directement le salon pour installer les deux nouvelles bougies sur la table. Je sors les vingt autres du vaisselier.

« Voilà, Vincent, tout est prêt. J'ai quatre semaines devant moi pour ruminer ce que je te dirai. Comment je te le dirai. Tout ce qui m'est passé par la tête ces dix dernières années. »

Je retrouve l'excitation que j'avais quand nous étions enfants et que papa et maman venaient d'étaler nos cadeaux sous le sapin. Vincent et moi : nous étions inséparables et convaincus que nous le serions pour toujours.

Je sors de ma bibliothèque l'album photo de notre enfance et m'installe dans le fauteuil de papa pour le feuilleter, éclairée par la lampe sur pied de maman. La complicité jaillit de chaque image où nous sommes tous les deux.

Comment avons-nous donc fait pour être aux antipodes l'un de l'autre quand les médecins nous ont parlé, après l'accident ? Qu'est-ce qui a fait que nous nous sommes perdus dans cette



discussion homérique ? Tu te souviens, Vincent ? J'aurais voulu que tu souhaites, comme moi, tenter la chance infime qu'ils se réveillent tous les deux du coma, malgré le bilan décourageant que nous dressaient les spécialistes. Tu as été plus courageux que moi, Vincent. Tu as su, mieux que moi, qu'il était l'heure de les laisser partir. Même si c'était beaucoup trop tôt, pour moi comme pour toi. Voilà, c'est tout ce que je te dirai quand nous aurons allumé toutes les bougies. Tu as été plus courageux que moi. J'espère que tu me pardonneras d'avoir mis dix ans à le comprendre...